

Christian Demoulin

Jouissance et pulsion de mort

De tous les concepts légués par Freud, la pulsion de mort est celui qui a paru le plus problématique à ses élèves. Dans l'ensemble, les analystes dits *orthodoxes* ont abandonné l'idée d'une pulsion de mort et celle, connexe, d'un masochisme primordial (à ne pas confondre avec la perversion masochiste). On peut citer chez les auteurs français l'ouvrage de Nacht ¹ sur le masochisme ou celui de Grunberger sur le narcissisme. S. Nacht rejette l'idée d'un masochisme primordial tandis que B. Grunberger ² condamne violemment celle de pulsion de mort : Freud l'aurait introduite sous l'effet d'une « contrainte affective interne, conflictuelle ». Il s'agirait d'une « illusion sécurisante offrant une perspective de distanciation parfaite contre le vécu de l'analyse et contre toute investigation profonde de l'inconscient ». Rien moins que cela ! C'est ce qu'on nomme « freudisme orthodoxe ». L'argument opposé à Freud est que la pulsion de mort est un concept métapsychologique sans portée clinique. Pourtant, Freud était parti de la compulsion de répétition et de la réaction thérapeutique négative dans la cure, deux notions évidemment cliniques ³.

Les deux courants freudiens considérés comme non orthodoxes, le kleinisme et le lacanisme, se caractérisent par une reprise du concept de pulsion de mort. Mélanie Klein ⁴ reprend à son compte la pulsion de mort en lui faisant subir un renversement : pour elle, ce qui est primordial et qui fonde la pulsion de mort, c'est le sadisme originel qu'elle prête au nourrisson (sadisme oral, voracité). Et, au fond, seul Lacan marche dans les pas de Freud en acceptant le masochisme primordial et la pulsion de

1 · Nacht S., *Le masochisme*, Paris, Payot, 1965.

2 · Grunberger B., *Le narcissisme*, Paris, Payot, 1975.

3 · Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », 1920, *Essais de psychanalyse*, Paris, Bpb, 1981.

4 · Klein M., *La psychanalyse des enfants*, 1932, Paris, PUF, 1959.

mort comme tendances fondamentales du psychisme humain et cela dès 1938⁵. C'est le vrai départ du lacanisme, le point de divergence à partir duquel on peut saisir ce qu'est l'orientation lacanienne en psychanalyse. La pulsion de mort peut servir de fil rouge à une lecture de Lacan. La différence entre Lacan et les postfreudiens n'est donc pas à lire comme l'opposition entre une conception culturaliste et une conception biologique du psychisme – il s'agit là d'une fausse lecture contre laquelle Lacan nous met en garde en 1966⁶. Bien entendu, l'homme est un animal, mais le grand mystère dont il faut rendre compte, ce qui le distingue de ses congénères, c'est la pulsion de mort.

Dans son intervention de 1938, prenant le contre-pied de ceux qui réduisent la pulsion de mort à une métapsychologie plus ou moins fumeuse, Lacan fait valoir que la pulsion de mort n'est pas une spéculation mais une déduction clinique dont le statut théorique reste à préciser : il inverse la problématique des post freudiens.

Si l'on part du point de vue naturaliste – que Lacan ne renie pas *a priori* – la pulsion de mort est une énigme mais c'est l'énigme de l'espèce humaine comme telle. Car ce qui distingue l'homme parmi les animaux c'est qu'il est le seul à *se suicider*. Voilà le fait naturel irrécusable (à moins d'admettre le prétendu suicide des baleines ou des lemmings. Mais il leur manque une portée d'acte). À partir de là, Lacan peut pousser les choses un peu plus loin (toujours dans son petit texte de 1938). Non seulement l'homme est le seul animal à se suicider mais, en outre, il est le seul à savoir qu'il mourra, remarque qui introduit déjà implicitement la question du langage humain, condition d'un tel savoir. Enfin il est aussi celui pour qui le sens de la vie se pose et est imbriqué avec le sens de la mort. Il y a donc trois niveaux dans l'argumentation de Lacan

- 1) le suicide comme fait
- 2) la mort comme savoir
- 3) le sens comme nouant la vie à la mort.

On peut rapprocher ces trois niveaux des trois catégories que Lacan fera valoir à partir de 1953, réel, symbolique et imaginaire : le réel du fait clinique, le symbolique du savoir et l'imaginaire du sens.

Envisageons une objection : n'est-il pas abusif de relier la pulsion de

5 - Lacan J., « L'instinct de mort », Interventions à la SPP, « Ornicar ? », n° 31, Paris, Navarin, 1984.

6 - Lacan J., « D'un syllabaire après-coup », 1966, *Écrits*, Paris, Seuil 1966.

mort et le fait générique du suicide ? On peut s'étonner de la discrétion de Freud concernant le suicide en général et sa relation à la pulsion de mort en particulier. Il n'évoque pas le suicide dans « Au-delà du principe de plaisir » alors qu'il y est question de la réaction thérapeutique négative. Il y a là une énigme qui a sans doute contribué à obscurcir la problématique de la pulsion de mort pour les post freudiens. Pourtant le texte de 1937 « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin ⁷ » comporte un passage où Lacan va trouver appui. Freud relève que sa théorie du dualisme pulsionnel vie/mort rejoint la théorie du philosophe présocratique Empédocle d'Agrigente.

Pour ce dernier, il y a quatre racines à toutes choses, l'Eau, la Terre, le Feu, et l'Air ou plutôt l'Éther. À ces quatre éléments, il ajoute deux principes, la Haine qui sépare les éléments et l'Amour qui les rapproche. C'est le même amour que les hommes connaissent dans leur corps et qui agit sur les éléments. « Tantôt de par l'Amour ensemble ils constituent une unique ordonnance. Tantôt chacun d'entre eux se trouve séparé par la Haine ennemie ». C'est ce dualisme Amour/Haine que Freud reconnaît comme son bien propre. Mais le suicide là-dedans où est-il ? Il n'est pas dans la doctrine d'Empédocle. Lacan l'introduit en se référant au récit légendaire de sa mort : voulant confirmer par son acte sa réputation d'être un dieu, Empédocle se serait jeté dans le feu du cratère de l'Etna. Le prodige est que, peu après, le volcan aurait recraché une de ses sandales de bronze ! Il s'agit évidemment d'une légende et même, selon les commentateurs, d'une légende malicieuse inversant la version de ses disciples selon laquelle Empédocle aurait été enlevé au ciel pendant la nuit ⁸ et ⁹. Lacan évoque le suicide du philosophe en 1953 dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ¹⁰ » lorsqu'il introduit la pulsion de mort et aussi en 1964 dans *Le séminaire XI* ¹¹ à propos de l'opération logique de la « séparation ». Avant d'en venir à ce point, reprenons rapidement le parcours de Lacan concernant la pulsion de mort.

Si l'homme est un animal suicidaire, il y a à cela plusieurs raisons ou plutôt cela renvoie à une faille qu'on trouve aux différents étages de l'édi-

7 · Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », 1937, *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985.

8 · Burnet J., *L'aurore de la philosophie grecque*, Paris, Payot, 1919.

9 · Dumont J. P., *Les écoles présocratiques*, Paris, Gallimard, 1991.

10 · Lacan J., in *Écrits*, 1953.

11 · Lacan J., *Le Séminaire XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, Paris, Seuil, 1973.

fice humain. Cette thèse d'une faille à tous les étages est, chez Lacan, fondamentale. C'est en quelque sorte l'axiome de son esthétique transcendante. Toujours en 1938 dans « *Les complexes familiaux*¹² », Lacan bâtit son explication sur un facteur biologique : la prématuration de la naissance qui fait de l'homme un animal déficient. Lacan s'appuie sur la biologie (théorie de Bolk) pour reformuler la thèse de Rank concernant le traumatisme de la naissance¹³ : le plus grand malheur est d'être né, l'homme est fondamentalement inadapté au monde et la naissance s'accompagne d'un « malaise que nul soin maternel ne peut compenser ». La naissance est un premier sevrage auquel vient s'ajouter le trauma du sevrage oral proprement dit d'où découle l'appétit de la mort si prégnant dans l'anorexie et la toxicomanie.

La jouissance narcissique que procure l'image du miroir offre une sorte de compensation au malaise de la prématuration. Pourtant, cette jouissance narcissique est en elle-même mortifère. C'est ce qu'illustre le mythe de Narcisse. Dès 1914, dans « Le double¹⁴ », Rank avait montré la connexion intime entre la jouissance narcissique — Narcisse devant son miroir — et sa signification mortelle — le suicide de Narcisse qui se noie pour rejoindre cette image. (Vue qu'on ne retrouve pas dans le texte de Freud de la même époque « Pour introduire le narcissisme¹⁵ »). Par amour de son image, Narcisse refuse de vieillir et, en même temps, refuse l'amour sexuel, lequel permet une sorte d'immortalité biologique par la reproduction. Dès lors, Narcisse ne peut que préférer le court-circuit de la mort tout de suite pour conserver son image intacte. Le choix de Narcisse est le choix de la jouissance narcissique directement mortifère plutôt que la jouissance sexuelle. La jouissance sexuelle, complétée par la reproduction, aurait pour fonction de nouer la pulsion de mort à la pulsion de vie et d'allonger le parcours en distrayant le sujet de sa passion suicidaire. Comme disait Madame du Barry sur l'échafaud : « Encore une minute, Monsieur le bourreau ! »

Classiquement, ce qui fait sortir du narcissisme, c'est le complexe d'Œdipe comme introduction au registre symbolique. Mais la pulsion de mort se retrouve à ce niveau. C'est ce que Lacan soutient dans le « Rapport de Rome » en 53¹⁶. Le symbole est le meurtre de la chose et

12 · Lacan J., *Les complexes familiaux*, 1938, Paris, Navarin, 1982.

13 · Rank O., *Le traumatisme de la naissance*, 1938, Paris, Payot, 1973.

14 · Rank O., « Le double », *Don Juan et le double*, Paris, Payot, 1973.

15 · Freud S., « Pour introduire le narcissisme », 1914, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

16 · Lacan J., Op. cit.

le sujet se voit annulé par le système symbolique dans lequel il entre. De la sorte, il a deux vies et donc deux morts – une vie biologique qu'il partage avec l'animal et une vie historique dans le symbole qui peut l'amener à sacrifier sa vie biologique pour une cause, qu'elle soit sacrée ou se révèle futile. Sa mort biologique peut être le moyen d'acquérir la sorte d'immortalité que procure le symbole. Ainsi Empédocle s'immortalise par sa mort. La pulsion de mort n'est plus pensée ici par rapport à la prématuration de la naissance, au trauma du sevrage ou à la jouissance narcissique. Elle est mise en rapport avec l'aliénation du sujet dans le langage.

Ces différentes conceptions ne sont pas contradictoires mais complémentaires. En effet, le sevrage est un moment de symbolisation. En se séparant de l'objet, l'enfant commence son incantation. C'est ce que montre le fameux jeu du *fort-da* décrit par Freud, jeu qu'on peut considérer comme un jeu de sevrage. L'enfant répète ensuite ce jeu avec sa propre image dans le miroir : à l'orée de la parole, il joue sa propre disparition. Mais c'est aussi le symbolique qui permet de structurer le narcissisme. La dépendance du narcissisme au symbolique est ce que Lacan va théoriser comme rapport du moi idéal à l'Idéal du moi. En 60, dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache ¹⁷ », Lacan introduit le symbolique dans le stade du miroir lui-même – donc bien avant l'Œdipe classique. Devant son miroir, l'enfant se retourne vers l'Autre qui le porte : appel du regard à l'Autre comme tiers de la relation spéculaire. De ce fait, l'identification imaginaire (moi idéal) trouve sa sanction symbolique (noyau de l'Idéal du moi), ce qui introduit une distinction entre l'identification et la jouissance narcissique. Un coin symbolique est introduit qui permettra à l'analyse de faire apparaître la vanité du narcissisme, ce qui déplace la question vers l'au-delà du narcissisme, le fantasme et la pulsion.

Situons le fantasme par rapport à l'aliénation du sujet dans le langage. C'est ce que propose Lacan dans *Le séminaire XI* ¹⁸ et dans « Position de l'inconscient ¹⁹ ». Premier temps, l'aliénation. L'identification signifiante – que nous avons vu se substituer à l'identification imaginaire – ne délivre jamais une identité satisfaisante. Elle ne fait que représenter le sujet par un signifiant pour un autre signifiant : le sujet est ballotté de signifiant en signifiant. Aucun signifiant ne vient assurer la reconnaissance de l'être si ce n'est en le mortifiant. C'est une autre façon de considérer

17 - Lacan J., « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », 1960, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

18 - Lacan J., *Op. Cité*.

19 - Lacan J., « Position de l'inconscient », 1964, *Op. Cit.*

la pulsion de mort : si le mot est le meurtre de la chose, la mort permet une réconciliation avec le signifiant. Sur la pierre tombale, le sujet devient enfin identique à son nom et à ses titres !

Deuxième temps, la séparation. Pour échapper à l'aliénation langagière pure qui le renvoie chaque fois d'un signifiant à l'autre, le sujet réinterroge la chaîne signifiante sous la forme du discours de l'Autre : Que me veut l'Autre ? Lacan situe ici le fantasme de suicide : que manquerait-il à l'Autre du fait de ma disparition ? Par là, le sujet se fait être ce qu'il imagine comme manque dans l'Autre : il se fait être l'objet de l'Autre dans le fantasme. Cet objet, c'est l'objet pulsionnel, l'objet perdu du sevrage ou quelque autre objet *a*, qui était caché dans le montage narcissique. Objets perdus comme le sein et les fèces, objets insaisissables comme le regard et la voix. En se faisant objet *a* de l'Autre dans le fantasme fondamental, le sujet se trouve en position masochiste — au sens du masochisme primordial dont parle Freud. Il se vit comme rien, rebut, déchet, etc., tandis que l'Autre est intériorisé comme Surmoi, impératif de jouissance qui est pure pulsion de mort. La séparation, mettant en place le fantasme, représente cependant un certain apprivoisement de la pulsion de mort telle qu'elle fonctionne dans l'aliénation. Lacan fait du Nom-du-père l'agent de la séparation. La psychose correspond à l'aliénation seule où triomphe la pulsion de mort, le Surmoi passant dans le réel comme regard transperçant ou comme voix injuriant. Dans la névrose, par contre, la pulsion de vie se noue à la pulsion de mort dans le fantasme fondamental. C'est ce que Freud désigne comme intrication des pulsions.

Comme nous sommes dans un scénario symboliquement structuré, il peut y avoir permutation des places et, dès lors, passage de l'objet *a* au champ de l'Autre. C'est ce que montre l'analyse que fait Freud du fantasme « Un enfant est battu ²⁰ ». Dans la version inconsciente du fantasme, « Mon père me bat », le sujet est en position masochique à la place de l'objet de l'Autre, objet maltraité, rebut de l'Autre. Par contre, la version élaborée au niveau conscient, « Un enfant est battu », met le sujet en position de témoin regardant une scène et en tirant une jouissance sexuelle à connotation sadique. C'est l'autre qui est ici en place d'objet maltraité.

C'est comme objet *a* pris dans la signification phallique que le partenaire est désiré et devient le « partenaire-symptôme » du sujet. Le Nom-

20 · Freud S., « Un enfant est battu », 1919, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

du-Père, agent de la séparation, est ce qui permet la permutation. En 1974 cependant, dans « Les non-dupes errent ²¹», Lacan fera valoir que « l'être nommé à » tend à se substituer au Nom-du-Père, en raison du déclin du patriarcat. Il en résulte une montée des processus de ségrégation remplaçant les hiérarchies traditionnelles. D'où l'alternative reconnaissance (mais ce n'est jamais cela) ou déchéance, en termes plus imagés, star ou déchet, que ce soit dans la vie sociale ou dans la vie amoureuse. Vu la précarité de tous les statuts, (star aujourd'hui, déchet demain), la clinique rend de plus en plus évidente l'intuition freudienne d'une pulsion de mort et d'un masochisme primordial qui constituent l'envers de la culture narcissique : si je suis rejoint par le processus de ségrégation, je me vois ramené à la délectation morose de mon être de déchet.

Dans la cure, la jouissance masochiste liée au fantasme fondamental est ce qui résiste à la symbolisation (c'est cela la réaction thérapeutique négative). Accepter le transfert, c'est accepter de porter la pulsion de mort le temps qu'il faudra — long temps — pour qu'en fin de compte l'analysant se trouve tout simplement content de vivre... si tel est son choix. Cela peut comporter de nombreuses séances où rien ne se dit que ce silence que Freud attribuait à la pulsion de mort. Au jeu d'échec avec la pulsion de mort, nous sommes loin d'avoir toujours le dessus. Mais la moindre des choses est de prendre notre tâche au sérieux. Si la pulsion de mort est souvent méconnue, c'est parce que « notre temps est prodigieusement tourmenté d'exigences idylliques » disait Lacan en 1964 ²². — Peut-être est-ce un peu moins vrai aujourd'hui — mais sans doute un certain aveuglement nous rend notre tâche plus supportable. Car c'est bien à la pulsion de mort que nous avons affaire chaque jour, non seulement nous psychanalystes, mais tous ceux qui travaillent dans le champ de la santé mentale.

On peut se demander comment la cure analytique influence le destin de la pulsion de mort. Dans le fantasme inconscient, la pulsion sexuelle se présente comme répétition d'une jouissance mortifère. Nous en avons relevé l'exemple chez Freud avec le fantasme « Mon père me bat ». Le « se faire battre » de la pulsion se répète dans le symptôme de sorte qu'à ce niveau toute pulsion se révèle pulsion de mort ²³. La traver-

21 - Lacan J., « Les non-dupes errent », inédit, 1974.

22 - Lacan J., « Du *Trieb* de Freud et du désir du psychanalyste », 1964, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

23 - Pasqualin D., « Au-delà de la pulsion de mort », *Zigzag* 3, Bruxelles, 1996

sée du fantasme est une manière de civiliser la pulsion de mort par l'assomption de l'impossible de notre condition mortelle et sexuée, assomption ouvrant à la sublimation. Pour F. Dassen ²⁴, dans le devenir analyste, la pulsion de mort se transformerait en désir de savoir, comme désir de vide. Plus prosaïquement, on peut se demander si le partenaire ne devient pas le support de la pulsion de mort. C'est peut-être en ce sens que Lacan dira qu'une femme est pour tout homme un sinthome et qu'un homme pour une femme est une affliction pire qu'un sinthome, un ravage même ²⁵. ■

24 · Dassen F., « Le regard fendu », Nouveaux symptômes, *La cause freudienne* 38, Paris 1998.

25 · Lacan J., *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005.